

SOUVENIRS DE MA VIE

Théodore Dubois

C'est en 1909 que Théodore Dubois commence la rédaction des Souvenirs de ma vie, prévus pour la publication mais jamais édités, notamment suite aux aléas de la guerre de 1914. On en donne ici quelques passages présentés dans l'ordre chronologique, invitant le lecteur curieux à consulter l'intégralité du texte paru aux éditions Symétrie et Palazzetto Bru Zane en 2008.

ADMISSIONS AUX RÉPÉTITIONS DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS

C'est encore à lui [Ambroise Thomas] que je dois, comme tous mes camarades d'alors, d'avoir entendu à l'orchestre les œuvres symphoniques des grands maîtres classiques, et j'en suis profondément reconnaissant à sa mémoire. À cette époque, il n'y avait pas encore les grands concerts symphoniques fondés depuis par Padeloup, Colonne et Lamoureux. Seuls les concerts du Conservatoire existaient, mais n'étaient abordables que pour les rares abonnés. Ambroise Thomas eut l'idée de demander au comité de la Société l'entrée des répétitions générales pour les élèves des classes de composition, afin de former, de développer leur goût, de compléter leur éducation musicale par l'audition des chefs-d'œuvre qui composaient le répertoire de cette célèbre Société. Cette faveur fut accordée. Dès lors je ne manquais pas une répétition du samedi. Ainsi je m'initiai, partition en main, aux admirables conceptions de ceux qui devaient nous servir de modèles ; ainsi je pénétrai les secrets de la forme, des développements, des combinaisons orchestrales, des sonorités, de la puissance expressive d'un tel ensemble. Tout un monde d'idées s'éveilla en moi et mon amour de la musique s'en accrut merveilleusement.

ŒUVRES DE CÉSAR FRANCK

La fréquentation journalière de César Franck m'apprit à aimer et à admirer ce grand artiste. J'eus la bonne fortune de voir éclore et d'accompagner *le premier* sa Messe, ses motets, ses beaux offertoires, parmi lesquels : *Dextera Domini* ; *Quae est ista* ; *Offertoire pour le carême*, œuvres de tout premier ordre par leur sentiment élevé, leur facture magistrale, leur harmonie puissante et personnelle. Quel contraste avec les œuvres qu'on avait l'habitude d'entendre alors dans la plupart des églises de Paris ! Ce fut le commencement d'une réaction contre la banalité et le mauvais goût qui ne sont pas encore, après tant d'années hélas ! entièrement bannis du répertoire des maîtrises ! Plus tard, à mon retour de Rome, je vis l'éclosion du recueil des superbes pièces d'orgue et, le premier, j'aidais l'auteur à tirer les registres lorsqu'il les étudiait au grand orgue. Ces souvenirs me sont chers parce qu'ils me rappellent le noble artiste qu'était César Franck, la sympathie affectueuse dont il m'honorait, et aussi la forte impression que ces œuvres, d'un style si nouveau pour moi, produisaient sur mon esprit. Je n'étonnerai personne en disant que les fidèles de Sainte-Clotilde étaient quelque peu réfractaires aux productions du maître de chapelle. Ils préféraient les banalités du répertoire courant. N'en a-t-il pas toujours été ainsi et ne voit-on pas que le temps finit par mettre toutes choses à leur place et aujourd'hui le monde de César Franck est justement admiré ! L'extérieur de l'artiste était peu en harmonie avec son talent, avec son génie. N'était le regard vif plein d'intelligence et de feu, on l'eût plutôt pris au repos pour quelqu'honnête bourgeois provincial. Mais dès qu'il parlait il se transformait, fixait l'attention par la conviction, par l'ardeur de sa parole, par ses aperçus élevés sur l'art, sur la littérature, devenait persuasif, presque fascinateur ; on sentait qu'on était en présence d'une puissance, d'une volonté ! Il est du reste peu de jeunes artistes l'ayant approché qui n'aient subi à un degré quelconque son influence.

TANNHÄUSER À L'OPÉRA

Vers la fin de cette année 1861, on donna à l'Opéra le *Tannhäuser* de Richard Wagner. Je voulus entendre cet ouvrage qui faisait à Paris un tapage infernal et soulevait les discussions les plus diverses et les plus passionnées. Jules Lefebvre désira m'accompagner ; notre bourse à

tous deux étant fort plate, nous louâmes pour la troisième représentation deux places au poulailler. Bien nous prit de nous dépêcher, car ce fut la dernière. Elle ne put même aller jusqu'au bout, tellement le vacarme fut formidable. Je me souviens qu'à un certain moment les artistes, sous les sifflets les plus véhéments, restèrent courageusement sur scène pendant vingt minutes sans pouvoir continuer ! Indigné, ne me rendant pas très bien compte d'un pareil déchaînement, j'appris qu'il était surtout le résultat d'une cabale, car la musique ne me paraissait pas tellement révolutionnaire qu'elle dût exciter et mériter de semblables fureurs ! Depuis, quel revirement pour Richard Wagner ! Les mêmes personnes qui sifflaient ardemment en 1861, sans du reste savoir pourquoi, applaudissent aujourd'hui frénétiquement avec la même inconscience et la même incompetence. La valeur des œuvres finit par s'imposer et, pour ne pas avoir l'air retardataire, on applaudit, sans comprendre davantage et voilà ! Et ce sont les suffrages de ce public que le compositeur recherche ! Il les obtient rarement de son vivant, mais quand les passions sont apaisées, que le temps a fait son œuvre, la justice apparaît et une gloire posthume vient jeter son auréole, sur un nom jadis dédaigné et méconnu. Qu'il me suffise de citer en France Berlioz et César Franck ! Je ne dirai pas que j'appréciais complètement à cette époque l'art nouveau et l'esthétique nouvelle de Wagner ; cet art et cette esthétique différaient tellement de ce que j'étais habitué à aimer et à pratiquer que j'en étais tout troublé. Je sentais pourtant là une grande force, une grande puissance dont l'influence serait certainement très grande sur l'art théâtral mais j'avais en même temps l'intuition – je ne saurais dire pourquoi – que les compositeurs français, tout en cherchant à se rapprocher de la vérité dramatique, devaient garder leur personnalité et ne pas essayer de faire œuvre d'imitation en marchant dans le sillon de ce grand novateur en train de révolutionner le monde musical. Je dois dire que, à cet égard, je n'ai pas changé d'opinion.

AMBROISE THOMAS

J'allais souvent voir mon maître Ambroise Thomas qui ne cessait de me témoigner une réelle sympathie. C'était généralement le matin. Il habitait en appartement rue Saint-Georges. Il venait m'ouvrir lui-même, en bras de chemise, fumant un éternel cigare qu'il laissait tou-

jours éteindre et qu'il rallumait sans cesse à une éternelle bougie à demeure sur sa cheminée. Son appartement était encombré de bibelots, car il était collectionneur passionné et assidu de l'Hôtel des ventes. Nous causions quelques instants ; il s'intéressait à mes projets. Je lui confiais les difficultés au milieu desquelles je commençais à me débattre : il les connaissait et me promettait de m'aider autant qu'il le pourrait, après quoi je le laissais à ses travaux. Un jour il me donna une grande preuve de confiance dont je fus fier et heureux. Il s'agissait de transporter *Mignon* sur les scènes italiennes. Pour cela, il fallait transformer les dialogues en récitatifs. Étant occupé à d'autres travaux, et la chose étant pressée, il me demanda de composer ces récitatifs, ce que je fis de mon mieux. Il les retoucha légèrement par endroits et la partition fut publiée avec cette nouvelle version. Bien entendu la chose reste entre nous, et si je consigne ici ce souvenir que personne ne connaît, c'est par amour de la vérité et non pour me vanter d'un travail bien modeste.

LISZT AU GRAND ORGUE DE SAINTE-CLOTILDE

Un autre souvenir très vif se présente ici à mon esprit, où il a laissé une trace durable. Il se rattache à deux grands artistes : César Franck et Franz Liszt. Le premier venait de composer ses six belles grandes pièces d'orgue et le second lui avait promis de venir les entendre à la tribune de l'orgue de Sainte-Clotilde. Il fallait les voir travailler et, comme je l'ai dit déjà, j'aidais l'auteur pour la registration. Après pas mal de séances, quand tout fut bien réglé, au jour dit, Liszt arriva à la tribune et écouta religieusement ces belles pièces qui parurent produire sur lui une grande impression. Il félicita chaleureusement Franck pour qui il paraissait ressentir de l'admiration et se retira. Je venais évidemment d'assister à quelque chose de peu banal : la rencontre de ces deux artistes éminents, avec moi seul comme témoin ! Ils n'avaient recherché ni l'un ni l'autre à faire de la réclame !

CONCERTS PASDELOUP

J'ai dit que les seuls concerts symphoniques étaient ceux qu'avait fondés Pasdeloup peu d'années auparavant. Il les donnait au Cirque d'hiver et au Cirque d'été aux Champs-Élysées (démoli depuis), selon la

saison. Il faut lui savoir gré de l'initiative qu'il a eue. Elle a porté ses fruits ! De cette époque date réellement pour la France une espèce de renaissance de la musique dans les masses. Jusque-là une élite très restreinte suivait les concerts du Conservatoire, fondés en 1827 par Habeneck ; et c'est tout ! Le grand public ne connaissait rien en dehors de la musique de théâtre. Les jeunes compositeurs eux-mêmes, n'ayant pas de débouchés, dirigeaient tous leurs efforts vers le théâtre ; c'est pourquoi, au contraire de l'Allemagne, si peu d'œuvres orchestrales surgissaient en France. Bizet et Massenet furent les premiers, je crois, qui ouvrirent la route : celui-là avec *Roma* (ouverture), celui-ci avec une *Suite d'orchestre*. Saint-Saëns avait aussi produit quelques œuvres symphoniques jouées à la Société Sainte-Cécile dirigée par Seghers.

SOCIÉTÉ NATIONALE

À peu près à la même époque fut fondée, sous l'impulsion de Romain Bussine, professeur de chant, la « Société nationale de musique ». Son but était de faire entendre les œuvres de tous les jeunes compositeurs français, quelles que fussent leurs tendances, pourvu qu'ils aient du talent. Je fus l'un des fondateurs, et il suffira de citer quelques-uns des membres du comité qui se sont succédé dans les premières années pour montrer l'éclectisme de l'œuvre : Saint-Saëns, Taffanel, Bussine, Lalo, Gouvy, César Franck, Guilmant, d'Indy, moi, Lascoux, Duparc. Une scission s'est produite plus tard à la suite de laquelle Lalo et moi avons donné notre démission. Depuis, la Société nationale de musique est restée toute entière aux mains de la *Schola Cantorum*, dirigée par monsieur d'Indy. C'est-à-dire qu'elle est loin d'être éclectique et que le sectarisme y règne en maître. Le fond des programmes était surtout la musique de chambre et de chant ; quelquefois des concerts d'orchestre, à la suite desquels les morceaux qui avaient été les plus appréciés avaient les honneurs des concerts Colonne. C'est ainsi que furent joués à ces derniers concerts ma *Suite villageoise* et mon *Ouverture de Frithiof*.

XAVIÈRE

IDYLLE DRAMATIQUE
en trois Actes
d'après le Roman de FERDINAND FABRE
Poème (Prose et Vers)
de LOUIS GALLET
Musique de
TH. DUBOIS

Partition Piano & Chant, Prix net. 20^f

PARIS
AU MÈNESTREL, 2^{bis} Rue Vivienne, HEUGEL & C^{ie}
Éditeurs - Propriétaires pour tous Pays
*Tous Droits de Reproduction, de Traduction et de Représentation réservés
en tous Pays, y compris la Suède et la Norvège*

Copyright by HEUGEL & C^{ie} 1905

P. Bone

Page de titre de la réduction pour piano de *Xavière*, opéra de Dubois.
(Conservatoire de Genève.)

Title page of the piano reduction score of Dubois' opera *Xavière*.
(Geneva Conservatoire.)